

**DE L'USAGE « OFFENSANT » DE LA LITTÉRATURE  
UN PAYSAN ECRIT A FERDINANDO CAMON**

Si l'on naît paysan<sup>1</sup> on devient, par contre, un intellectuel, un écrivain, et l'on n'est plus, alors, un paysan que par la mise en œuvre de la mémoire. Devenir écrivain, en ce cas, c'est troquer une culture orale pour la culture écrite, autant dire une culture subalterne pour la culture hégémonique<sup>2</sup>. C'est s'approprier le formidable instrument de pouvoir qu'est l'écriture, et par là même changer de classe, donc, inévitablement, trahir ceux que l'on laisse derrière soi.

Ferdinando Camon en est parfaitement conscient lorsqu'il publie, en 1970, *Il Quinto Stato*<sup>3</sup>, premier roman d'un cycle de trois, qu'il intitulera *Ciclo degli Ultimi*<sup>4</sup> parce que les protagonistes en sont ceux qu'il considère comme les derniers de l'échelle sociale : non pas les ouvriers, le prolétariat urbain, en qui la « littérature industrielle » des années 60 avait cru, à tort, avoir identifié les « derniers », mais le sous-prolétariat des campagnes, en l'occurrence celles des environs de Padoue : journaliers, métayers, et surtout petits exploitants de parcelles souvent infimes.

---

<sup>1</sup> On lit, à l'article « Contadini » de l'Enciclopedia Einaudi : « Contadini si nasce (come si nasce nobili). Si è tali oppure no, ma non si può diventarlo. La condizione contadina si può esserne privati, si può fuggirla, non la si può scegliere ».

<sup>2</sup> Cf A.M.Cirese, *Cultura egemonica e culture subalterne*, Palermo, Palumbo, 1974.

<sup>3</sup> Milano, Garzanti, 1970. Il est publié en français sous le titre *Figure humaine*, Paris, Gallimard, 1976.

<sup>4</sup> Le second, *La Vita eterna*, Milano, Garzanti, 1972, et le troisième, *Un altare per la madre*, Milano, Garzanti, 1978, sont publiés en français sous les titres respectifs de : *La vie éternelle*, Paris, Gallimard, 1977, et *Apothéose*, Paris, Gallimard, 1981.

Parce qu'issu lui-même de ce sous-prolétariat paysan qu'il décrit<sup>5</sup>, Camon parle en son nom, se fait son porte-parole, le décrivant de l'intérieur, « d'en-bas », à la différence de presque tous les écrivains qui ont, en Italie, parlé des paysans depuis, disons, Manzoni : à l'exception de quelques-uns, comme Fenoglio et Ledda, la plupart sont extérieurs - socialement et/ou géographiquement - au monde paysan, qu'ils, décrivent donc, nécessairement, « d'en-haut » : qu'il s'agisse d'intellectuels sortis des rangs de la noblesse dans le cas de Nievo et de Verga, ou de ceux de la petite et grande bourgeoisie, comme Pavese, Levi, Vittorini, Jovine, parmi beaucoup d'autres.

Et c'est sans doute à cette appartenance que son propos doit d'être totalement exempt de toutes les scories véhiculées, avec les meilleures intentions, par la littérature néo-réaliste, facilement encline au pathos, et, avant elle, par la littérature « rustique » du XIXe siècle, trop souvent peuplée de « bons » paysans qui travaillent en chantant. Aucune trace de nostalgie ou de sentimentalisme chez Camon : c'est une civilisation agonisante, demeurée en marge de l'histoire<sup>6</sup>, qu'il met à nu en décrivant le fonctionnement de ce qu'il appelle, à juste titre, les « structures de la pénurie »<sup>7</sup>.

Sa démarche est donc dépourvue de toute ambiguïté: c'est la dénonciation de ce qui est, à proprement parler, un scandale, à ceux-là même qui l'ont laissé se perpétuer :

« je crois qu'une opération correcte d'un point de vue idéologique est, non pas d'émouvoir le lecteur, mais de l'offenser, de faire en sorte que le lecteur bourgeois se sente responsable de la vie qui est décrite dans le roman »<sup>8</sup>.

Camon définit là, explicitement, son public, déjà implicitement posé par le choix même du livre pour support du message : il va de soi, pour la communauté paysanne qu'il décrit, où l'analphabétisme semblait encore, dans

---

<sup>5</sup> « je viens d'une condition qui est celle du sous-prolétariat paysan », interview accordée à « Libération » du 14 mai 1984.

<sup>6</sup> « Tutto ciò che accade nel Quinto Stato è fuori della Storia ufficiale, della Storia dei manuali, è una Storia a sé », *Letteratura e classi subalterne*, Padova, Marsilio, 1974, p. 128.

<sup>7</sup> « Considero mio compito la testimonianza dall'interno di come funzionano le 'strutture della penuria' », *ibid*, p. 138.

<sup>8</sup> Interview accordée à « Révolution », le 21-27 août 1981.

son enfance, être la norme<sup>9</sup>, que seule la bourgeoisie lit les livres. A ceci s'ajoute un second choix : celui de la langue nationale, l'italien, la « koinè », dont parlait Pasolini<sup>10</sup>, qui accueille, certes, des bribes du dialecte oral, mais reste le choix fondamental, là encore clairement défini par Camon<sup>11</sup>.

Comme on l'aura compris, l'œuvre romanesque, littéraire au plein sens du terme - en ce qu'elle n'est jamais l'habillage d'une idéologie - est associée chez Camon à une réflexion critique qui en est à la fois le support et le prolongement puisqu'elle s'interroge précisément sur la nature des rapports qu'entretiennent écrivains et classes subalternes.

Le recueil *Letteratura e classi subalterne*, publié en 1974 mais regroupant des essais qui s'échelonnent de 1969 à 1974, c'est-à-dire justement la période de gestation des trois romans du cycle, en est sans doute le meilleur exemple, puisqu'on y trouve les deux versants de cette réflexion, la « linea discendente » et la « linea ascendente » : d'une part une série d'essais portant sur un certain nombre de représentants du « Neosperimentalismo » qui ont collaboré à la revue « Officina » - Volponi, Ottieri, Pasolini par exemple - ou même un « Postneosperimentale » comme Balestrini, tous, à divers titres, partie prenante dans la « linea discendente ». D'autre part une seconde série qui tente, à l'inverse, à partir des rares textes élaborés par les classes subalternes, d'en définir le rapport à la littérature : il s'agit pour l'essentiel des *Autobiografie della Leggera* publiées en 1972 par D. Montaldi<sup>12</sup>. Mais l'analyse de cette « linea ascendente » s'appuie sur un premier texte tout à fait remarquable puisqu'il émane précisément de la civilisation orale que décrit Camon : il s'agit de la « lettera-recensione » que lui envoya un paysan de son village natal à propos de *Il Quinto Stato*.

On peut d'abord se demander quel accident de parcours a mis en présence du *Quinto Stato* ceux qui n'en sont pas les destinataires, mais les protagonistes : c'est vraisemblablement - la lettre y fait allusion - la télévision<sup>13</sup>

---

<sup>9</sup> « Dans le pays où je suis né, les paysans analphabètes signaient d'une croix. Quand ils recevaient une lettre de la mairie, de l'armée, de carabinieri (personne d'autre n'écrivait aux paysans), ils s'épouvantaient et ils allaient se faire expliquer la lettre chez le prêtre ». Ibid

<sup>10</sup> *Passione e Ideologia*, Milano, Garzanti, 1960.

<sup>11</sup> « La lingua italiana reinventata in modo che possa in ogni occasione ospitare l'inserito dialettale senza che il contesto soffra di una crisi di rigetto ». *Letteratura e classi subalterne*, op. cit., p. 137.

<sup>12</sup> D. Montaldi, *Autobiografie della leggera*, Torino, Einaudi, 1972.

<sup>13</sup> Télévision dont l'apparition, en même temps que l'électricité, dans les années 60, est explicitement désignée dans L'« Avvertenza » à *La Vita eterna*, comme responsable de la disparition de cette civilisation paysanne.

qui a servi de médiateur. Mais venons-en à la lettre elle-même dont, faute de pouvoir la citer *in extenso*<sup>14</sup>, et parce qu'elle se réfère très précisément à certains passages du roman, je me bornerai à reprendre les grandes lignes, afin d'en dégager les présupposés, ou plus exactement le code<sup>15</sup>.

D'emblée la lettre récuse la véracité des faits rapportés dans le roman et accuse Camon d'avoir délibérément falsifié la réalité :

« Quanto scrivi in questo tuo libro (...) non corrisponde a realtà e tu lo sai ».

Elle s'emploie donc à lui démontrer point par point qu'il se trompe, évoquant certains épisodes du roman afin d'en rétablir « la » vérité, qu'elle prétend, bien sûr, détenir, soit en apportant les éléments d'information « omis » par Camon – « il tuo libro è monco e ingiusto » soit en rétablissant les faits dans leur véritable dimension « parli con esagerazione di questa gente ».

Jusque-là il pourrait s'agir d'une simple mise au point, si la critique se bornait à compléter, ou inversement minimiser les faits évoqués. Or c'est la démarche même de Camon qui est mise en cause, parce qu'immorale, déshonorante<sup>16</sup>, irrespectueuse : en somme parce qu'elle enfreint les tabous :

« In questa vita certe cose si fanno e non si dicono e certe altre si dicono e non si fanno ».

L'explication de cette démarche est bien simple, c'est le désir de s'élever à tout prix au-dessus de sa condition, quitte à utiliser cyniquement dans ce but ceux-là qui y restent rivés, et qui se sont sacrifiés pour lui :

« Tu continui con questo libro adoperarci come gradini per salirci sù per andare in alto ».

La lettre se clôt néanmoins, malgré cette amère constatation, sur l'espoir d'un repentir de Camon (saura-t-il, à l'avenir, faire meilleur usage de sa plume ?) et le pardon de ceux qu'il a trahis :

« Più ci sei lontano, più noi ti siamo vicino : vieni a trovarci e fà conoscere che in avvenire cambierai ».

---

<sup>14</sup> *Letteratura et classi subalterne*, op. cit., pp. 113-120.

<sup>15</sup> Camon parle de « Codice umile », *ibid.*, p. 137.

<sup>16</sup> « Tu adoperi mezzi (...) illeciti che ti disonorano », *ibid.*, p. 120.

Au-delà du point de départ précis de la lettre, *Il Quinto Stato*, à travers la lecture qui en est faite par le paysan « recenseur », c'est tout un code qui se met en place. Là encore je me bornerai à résumer à grands traits l'analyse de Camon, qui commence par mettre en évidence le système de valeurs sur lequel s'appuie cette lettre : système entièrement et exclusivement fondé sur la morale, système qui inclut tous les autres<sup>17</sup>, se superpose à eux, et leur est nécessairement supérieur, le tout allant de soi : le ton même de la lettre, fort de l'assurance que donne la conviction d'être dans le vrai, ainsi que les multiples rappels de la Parole Divine, support de cette morale, en font foi. Il en résulte une conception du monde strictement bipolaire, où tout s'organise en termes de Bien et de Mal, ce qui, à l'évidence, interdit l'émergence d'une conscience sociale<sup>18</sup>. Ainsi l'humanité se compose-t-elle simplement de deux grandes catégories, les paysans et les autres, les non-paysans, autant dire ceux qui travaillent et ceux qui ne font rien, vivant du travail des premiers<sup>19</sup> : mais là où ce découpage pourrait se formuler en terme d'exploitation, c'est la morale qui prend le relais, inversant au profit des exploités la hiérarchie sociale :

« Gli uomini si dividono in due specie quelli ignoranti, poveri, umili, cioè quelli in basso, e gli altri in alto che guardandoli bene ti accorgi che per salire fin lassù sono montati sulle spalle di qualcuno, e che non sono altro che macchine che girano per ambizione, o divise inamidate »<sup>20</sup>, en vertu des paroles de l'Evangile qui font la première place au Royaume des Cieux aux plus humbles, aux plus petits : car c'est précisément leur infériorité sociale qui leur confère la vraie supériorité, la supériorité morale. C'est la même bipolarité qui sous-tend l'opposition de la ville où les vices se donnent libre cours<sup>21</sup>, terrain d'élection de l'artifice et de la corruption, à la campagne, qui

---

<sup>17</sup> « Il piu solido postulato che questa cultura popolare presuppone è che la scala dei valori è una sola, e tutto deve trovare posto in essa, e al di fuori di essa non può essere collocato nulla di ciò che l'uomo fa », *ibid*, p. 111.

<sup>18</sup> « Il concetto di classe, ormai ben assimilato dal proletariato urbano, è del tutto sconosciuto al proletariato contadino », *ibid*, p. 134.

<sup>19</sup> La « barzeletta » racontée page 116 est éloquent : « Due uomini che non erano contadini seduti fuori dell'osteria parlavano male dei contadini che passavano, dicendo pressa poco così; guarda compare quelli li come lavoraro. E l'altro piu furbo rispose, taci compare parla piano che non ti sentano, perchè se non lavorano loro, ci toccherà lavorare anche noi ! ».

<sup>20</sup> *Ibid*, p. 117.

<sup>21</sup> En voici deux exemples : « Qui non si ubriaca nessuno e li a Padova ho visto che la Polizia non è sufficiente per far dormire la gente dagli ubriachi che hai sotto casa spesse notti ». *Ibid*, p. 116.

« In città c'è la peste, e quando sono andato a militare mi hanno detto, appena arrivato in città, attento alle donne perché spendi poco, ma porti a casa tanto », *Ibid*, p. 118.

a su préserver les vertus « naturelles » que sont, entre autres, « l'umiltà, la semplicità, lo sforzo per la purezza, e tante altre virtù »<sup>22</sup>.

En toute logique, la place faite à la littérature et le rôle dévolu à l'écrivain relèvent eux aussi de la morale, puisque la culture n'est conçue que comme dérivée de la morale et ne peut exister en dehors d'elle. Donc l'auteur d'un livre « immoral » ne peut détenir qu'une néfaste pseudo-culture, et ferait bien de s'abstenir d'écrire, si c'est pour se contenter de critiquer sans proposer de remèdes :

« Se tù dici che a voi scrittori è dato la facultà di criticare, senza che vi prendiate il disturbo degli indirizzi, dirò subito che la vostra posizione, è une posizione comoda »<sup>23</sup>.

Enfin, c'est un portrait quasiment idyllique que fait des siens l'auteur de la lettre, refusant le miroir, à son sens déformant, que lui tend Camon dans *Il Quinto Stato*. On y voit à l'œuvre La Vertu par excellence, la résignation, gage de salut dans l'autre monde :

« In questo quinto stato c'è (...) Gente che canta; che sprizza gioia da tutti i pori della pelle, non dimenticano il rispetto altrui, hanno in questo modo la possibilità di non sentire molto di questo stato che non è però esagerato come tu lo credi »<sup>24</sup>.

Bien sûr, cette lettre pourrait être plus longuement et plus précisément analysée, et je renvoie ici aux pages pénétrantes que lui consacre Camon<sup>25</sup>. Mais mon véritable propos, au-delà du *Quinto Stato* est, à partir de cette lettre et faute de disposer d'autres documents similaires - parce qu'il s'agit, justement, d'une culture orale - de montrer à quel point elle est tributaire du discours « d'en-haut », de l'idéologie des classes dominantes qui, par le biais de la littérature, ou de la presse « populaire », n'ont cessé de lui proposer - peut-être serait-il plus juste de dire de lui imposer - des modèles socio-culturels bien précis.

Car on a l'impression, à la lecture de cette lettre, d'être transportés en plein XIXe siècle : ce qui confirme - mais en des termes différents - la permanence hors de l'histoire de cette communauté paysanne vénète qui

---

<sup>22</sup> Ibid p. 114.

<sup>23</sup> Ibid p. 114.

<sup>24</sup> Ibid p. 114.

<sup>25</sup> Ibid, pp. 120-140.

renvoie une image d'elle-même extraordinairement conforme à celle que la « letteratura rusticale » et surtout les traditionnels almanachs, « strenne », et autres « lunari », largement diffusés dans les campagnes et progressivement transformés en périodiques<sup>26</sup> - le premier, l'« *Educatore del Povero* », paraît en 1833 - ont pratiquement figée à travers quelques stéréotypes récurrents. Le principe en est simple : les paysans et, plus généralement, le peuple, peuvent et doivent être « éduqués » : significativement, l'un des premiers écrits de la « letteratura rusticale » s'intitule *Il Contadino istruito dal suo parroco*<sup>27</sup>. Il sera suivi de beaucoup d'autres, en particulier en Vénétie, alors que, parallèlement, s'y dégradait la condition des paysans. : l'émiettement progressif des terres rendant de plus en plus précaire la condition des petits cultivateurs directs, contraints à s'embaucher comme journaliers et souvent réduits à la misère<sup>28</sup>. Il devenait alors particulièrement nécessaire, pour garantir l'immobilisme social, maintenir l'ordre établi, et éviter d'éventuelles révoltes, d'établir un contact avec les paysans et de diffuser parmi eux une série de messages destinés à bloquer toute prise de conscience par une véritable « pédagogie du frein »<sup>29</sup>, en occultant la dimension sociale, économique, politique de la condition paysanne: c'est à quoi s'emploient de concert la « narrativa campagnola », grâce à ce tour de passe-passe qu'est « lo spostamento, abbastanza costante, dell'asse del racconto dal piano sociale ed economico al piano morale »<sup>30</sup> et surtout la presse « populaire » – en ce qu'explicitement destinée au peuple – édifiante et philanthropique qui exalte la bonté naturelle, le respect des traditions, le sens de la famille, l'humilité, la résignation<sup>31</sup>, en un mot la « virtù campagnola » : il s'agit de convaincre le paysan de sa supériorité morale, afin qu'il s'en satisfasse et ne s'avise pas d'en chercher d'autres. L'opposition ville-campagne, qui se superpose volontiers à plusieurs autres : riches-pauvres, artifice-nature, vice-vertu<sup>32</sup>, est l'un des supports privilégiés de cette valorisation du « bon » paysan : car c'est justement à son total isolement, géographique et culturel, qu'il doit de conserver sa bonté « naturelle ».

<sup>26</sup> Cf D.Bertoni Jovine, *I periodici popolari del Risorgimento*, Milano, Feltrinelli, 1959.

<sup>27</sup> L.Crico, *Il contadino istruito dal suo parroco*, Venezia, 1817.

<sup>28</sup> Cf M.Berengo, *L'agricoltura veneta dalla caduta della Repubblica all' Unità*, Milano, Banca Commerciale Italiana 1963.

<sup>29</sup> J'emprunte, en la traduisant, cette heureuse formule à U.Fortis, *Letteratura e Contadini nel Risorgimento*, Milano, Principato, 1980, p. 12.

<sup>30</sup> Ibid p. 5.

<sup>31</sup> Et ses multiples variantes, dont la « pazienza » pour I. Nievo qui, cependant, est l'un des rares à ne pas en faire une vertu.

<sup>32</sup> Cf le chapitre « Virtù delle campagne e vizi della città », in R. Bigazzi, *I colori del vero*, Pisa, Nistri-Lischi, 1969.

Cette redoutable entreprise d'acculturation, parfaitement délibérée, à laquelle ont été soumises, tout au long du XIXe siècle, les campagnes vénètes, avec l'aide du formidable instrument que représente l'Eglise dans cette région depuis toujours profondément catholique<sup>33</sup>, s'est prolongée jusqu'à nos jours par la création de toutes pièces d'une « bonne presse » hebdomadaire, peu coûteuse, de format réduit, écrite pour partie en italien, pour partie en dialecte, vide d'information véritable mais toujours édifiante et diffusée par abonnement<sup>34</sup> : c'est dire qu'elle réduit au silence les quotidiens nationaux et délivre, seule, son message, d'autant plus efficace qu'il est unique<sup>35</sup>.

Rien d'étonnant, alors, à ce qu'il ait été, et continue à être - la lettre en témoigne - aussi bien perçu, et à ce que ses destinataires s'en fassent aussi fidèlement l'écho, jusque dans les images utilisées<sup>36</sup> : la résignation est devenue une seconde nature<sup>37</sup>.

Rien d'étonnant, non plus, dans le rejet, par ceux qu'il décrit, du *Quinto Stato*, qui pulvérise l'image positive et réconfortante des paysans, soigneusement entretenue par ceux à qui elle profite, qui le fait descendre de son piédestal de sujet éthique pour le rétablir dans sa dimension sociale - sa subalternité, qu'on lui avait si bien cachée pour mieux l'entretenir.

Rien d'étonnant, enfin, à ce que le véritable offensé ne soit pas, hélas, celui que visait l'offense, le lecteur bourgeois, mais bien celui qu'elle devait venger, le paysan du *Quinto Stato*.

**Marie-Anne MOLLARET**

---

<sup>33</sup> Camon parle, plus précisément, de « paleo-cattolicesimo ».

<sup>34</sup> Cf, pour plus de détails, *Intellettuali e classi subalterne*, op. cit., pp. 124-125.

<sup>35</sup> « In periferia non esiste contraddittorio . la stampa che ci arriva parla da sola, pronuncia la sua parola in un completo silenzio; l'eco non può restituire che quella parola », ibid, p. 125.

<sup>36</sup> Voir infra, note 22.

<sup>37</sup> « Nella nostra vita, nulla deve cambiare », ibid, p. 120.